

Son bol à lui

Delphine Lapaj



Delphine Lapaj

Son bol à lui

© Delphine Lapaj, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9660-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Serment

Ce matin-là, très en retard, en m'engouffrant dans un taxi, j'ai découvert un portable oublié sur l'abanquette arrière.

Pas de bol, ce n'était pas le moment de trouver quelque chose car mon vol était trente minutes après, à 10h35 précisément et je n'étais pas du style à donner des objets trouvés à des inconnus dans le simple but de ne pas perdre de temps.

Certainement, une question de déformation professionnelle : et si sa carte mémoire renfermait une vérité, l'indice clé d'une investigation ? et si c'était une question de vie qui ne tient qu'à un fil, d'un cœur qui est en train de lâcher ou je ne sais quoi d'autre ?

Et si... ? Et si... ?

Tiraillée entre mon sens profond du devoir et celui du divertissement, je pris une décision rapide : pas du style à tergiverser, à y aller par quatre chemins et puis, être en civil ou pas signifiait pour moi la même chose, du moins pour l'instant car j'étais à l'aube de ma carrière et gonflée de conviction.

— Pouvez-vous me déposer tout de suite s'il vous plaît ?

Depuis peu, j'avais prêté serment dans ma chemisette bleu clair, je m'étais engagée sur l'honneur à adhérer à des valeurs à l'égard de mes pairs et de la société en levant le bras droit devant mon colonel, sous le regard fier de mes parents et, quand on fait cela, c'est comme la foi, ça fait partie de vous et vous avez toujours l'impression de vous sentir appelés : la définition même de la vocation.

Je mis le portable dans mon sac à main et payai ma course au chauffeur qui, interloqué, marmonna suffisamment fort pour m'effleurer l'oreille : "Ah, ces bonnes femmes, savent pas ce qu'elles veulent, encore un coup à vous retomber dans les bras comme des mouches après avoir claqué la porte" !

Juste avant moi, une dame d'une cinquantaine d'années lui avait demandé pareil mais sur un ton beaucoup plus désespéré, le ton d'une urgence qui ne peut attendre ; d'ailleurs, selon lui, elle n'avait même pas pris le temps de répondre à des appels téléphoniques rapprochés, elle en avait claqué la portière et s'était

tordue la cheville.

Cela faisait deux courses avortées en peu de temps, il avait raison de ronchonner, ce n'était pas sa journée; en tout cas, il n'aurait pas à aller au service des "Objets trouvés", finalement, c'était un mal pour un bien.

Son petit Eugène

Lourde d'un sommeil trop léger, elle se lève péniblement, enfille ses cors aux pieds dans la première pantoufle puis l'autre, à son rythme, celui d'une dame octogénaire qui entre doucement dans son quotidien, dans ces jours qui se ressemblent tant, ce calendrier accroché au mur de la cuisine et qu'elle ne coche plus.

Comme d'habitude, la place dans le lit à côté de la sienne est vide; il est matinal, elle ne l'est pas car elle l'a trop été pour aller récupérer le sol des immeubles du coin à s'en faire une hernie discale ; depuis elle n'a plus envie d'entendre le moindre réveil sonner.

Et puis, toute la nuit, elle tourne et retourne sa vie dans tous les sens à en lasser son cerveau, à lui emmêler les pinceaux; elle n'arrive plus à se dépatouiller de cet imbroglio et encore moins à l'expliquer, elle ne trouve pas les mots, elle en bégaye à chaque fois.

Elle est fatiguée de tout, si elle était veuve, cela ne serait pas rigolo d'être sur terre et à la limite, elle demanderait de partir dans une maison de retraite ou partir tout court.

Le train- train dans son espace de vie lui suffit car il y a dedans tout ce qu'elle désire le plus au monde : son Eugène, l'Amour de sa vie qu'elle a eu la chance de croiser au hasard des choses et qui lui a donné une fille et un toit, le toit d'un coquet pavillon de la banlieue parisienne avec le jardinet qui va bien; pas besoin de grands palaces et de bagues en diamant, elle a le principal.

Elle passe devant le cadre photo blanc comme elle passerait devant un autel; elle lui sourit machinalement d'un sourire complice, elles se connaissent depuis tellement longtemps qu'elle ne compte plus les jours; c'est l'histoire d'un éternel lien viscéral, elle ne peut le définir car c'est trop profond et même un poète aurait du mal à y mettre des mots car il n'en existe pas pour ce genre de choses.

Ses charentaises caressent le carrelage et la mènent jusqu'à la chaise en bois légèrement de biais face à la sienne, il est déjà dehors; elle a sa tasse à elle, il a son bol à lui, rouge comme la passion qui les unit, rouge comme les dahlias cactus dans leur massif de devant, comme les filaments de sang qu'il crache dans

la cuvette des toilettes et qu'il refuse de lui montrer car tout simplement, il ne veut pas la blesser.

Elle appuie sur le bouton rouge de la cafetière programmée et se laisse lentement bercer par le goutte à goutte à en oublier de l'arrêter et de se verser le café.

Elle a toujours été ainsi, un peu rêveuse, un peu à côté de son corps; c'est ainsi que les gens la connaissent et ils en rient gentiment, ils ne veulent pas se moquer d'une personne aussi respectable qu'elle.

Comme chaque matin, elle se laisse envelopper par l'odeur de son tabac qui fait partie des meubles car le papier peint du salon l'a absorbée comme un buvard; il a toujours fumé une "gitane" devant son café chicorée, son petit Eugène, un rite qu'elle a toujours accepté même si quelque part, il en a flingué son poumon gauche; c'est à ses risques et il les a pris, il attend sagement le péril.

Elle quitte sa chaise et se dirige instinctivement vers la porte d'entrée comme appelée par Dieu et murmure "tu as ouvert mon cœur, je t'ai choisi, voici, je viens." puis elle sort pour prendre une nouvelle bouffée de bonheur.

Messagère, amoureuse comme au premier jour, le jour où ce doux visage masculin s'est définitivement ancré dans sa mémoire et où elle a compris qu'il serait l'Unique.

Cabanon

En chemise de nuit, elle se lance dans son trajet quotidien : porte d'entrée-cabanon, cabanon -port d'entrée.

Il en a toujours été ainsi : le redécouvrir dès le matin dans "leur seconde petite maison" nichée au fond du jardin, leur havre de paix, de piété et d'amour qu'ils n'échangeraient pour rien au monde.

Chacun y a sa chaise pliante en toile et c'est là qu'elle reste assise le temps de l'observer et de se laisser poser le bisou de la journée, sa raison de vivre et de continuer à enfiler ses pantoufles.

Elle aime s'y immiscer aussi discrètement qu'elle s'en retire, c'est leur jardin secret, *un* jardin pour deux car ils n'ont toujours fait qu'un.

Il prend du plaisir à astiquer ses outils de jardin, à les ranger sur les étagères : le plantoir à bulbes sur celle du haut à côté des sécateurs et de la sarclette, la pelle à tête ronde sur celle du bas à côté de la griffe et de la serfouette.

Le coin qu'elle préfère est le tiroir à tubercules d'où fleuriront les dahlias, témoins de leur amour qui a toujours résisté aux maintes gelées de la vie.

Comme tous les ans, ils les planteront devant les piliers du portail, six devant chaque, six comme le jour de leur mariage, c'est leur chiffre fétiche, celui qu'ils rejouent au loto mais ah quoi bon ? L'argent ne fait pas le bonheur, ils pourraient le démontrer par $a + b$ à quiconque en douterait.

Aujourd'hui, elle a décidé de faire le tour de la maison en sens inverse des aiguilles d'une montre, elle ne saurait expliquer pourquoi et de toute façon, elle ne voit aucun intérêt à chercher à le faire.

Elle passe devant les bordurettes en béton qui délimitent le jardinet; des mauvaises herbes leur ont le dessus, c'est vrai, d'habitude, il s'en occupe mais ces derniers temps, cette sacrée tâche noire lui a ralenti le souffle et puis, il arrive un moment où on n'a plus vingt ans, difficile de tout faire ; d'ailleurs ils vont demander de l'aide au jardinier du coin question aussi de faire marcher ces jeunes qui lancent leur propre entreprise.

Le rosier de leur cinquante ans de mariage qu'ils ont choisi sur catalogue commence à courber l'échine sous les fleurs fanées et le souffle du vent, il faudrait les couper pour ravigoter l'arbrisseau; elle pourrait le faire à sa place mais ses doigts bouffés par l'arthrose, rongés par toutes ces serpillières noyées dans l'eau de javel lui font lâcher les sécateurs, elle s'énerve à chaque fois; en plus, elle n'arrive plus à se baisser pour les ramasser et cela l'énerve encore plus, elle qui a toujours été un modèle de quiétude et de sérénité.

Elle avance lentement comme elle s'avancerait vers un lieu sacré; ce cabanon est leur cathédrale, leurs prières, leurs larmes de joie et de tristesse et lorsqu'ils en ressortent, ils sont enthousiastes comme jamais.

Il est l'essentiel dans leur périmètre de vie même si parfois, ils s'en octroient deux de plus : celui de la Mort, des gerbes de fleurs violettes , des "ça sera qui le prochain ?" et celui de la cafétéria locale, leur modeste aventure qui met du piment dans leur routine; comme deux adolescents, ils prennent plaisir à essayer d'autres sauces pour agrémenter leur steak frites et à savourer les nouveaux desserts de la carte même s'ils en reviennent toujours à leur incontournable : la mousse au chocolat croquante pour lui et la tarte citronmeringuée pour elle.

Cela leur suffit, ils ne demandent pas d'autres "ailleurs" et puis, comme ils se le disent en se tenant la main près de l'assiette : "quand on aime, plus rien ne compte, encore moins le monde autour."

L'autarcie de l'amour dans sa plus grandiose définition.

Elle ouvre la porte du cabanon, il n'a jamais été aussi affreusement vide et les outils aussi futiles; tout y est à sa place sauf son Eugène; le silence l'assourdit, elle sort, fait le tour de tout mais il n'y a rien; le portail d'entrée est entrouvert, bizarre, cela ne lui ressemble pas de partir, encore moins sans elle, pas question qu'il la quitte d'une semelle.

Elle panique, hurle à s'en rendre aphone, une sainte devenue hystérique.

C'est la première fois que les voisins l'entendent crier, comme une bête égarée perdue à jamais dans une vacuité sans nom.

C'est la première fois qu'ils entendent le prénom de leur voisin à leur en faire exploser les tympans.

Carte mémoire

C'est ce que je préférais dans mon métier : trouver des objets ou les prendre de force, les mettre sous scellé pour les faire autopsier jusqu'à la moelle, leur faire cracher la vérité.

Chaque fois, j'en tremblai d'adrénaline telle une enfant devant une pochette surprise laquelle peut cacher le meilleur comme le pire, joie ou déception.

J'aimais ces moments où la révélation m'éclatait en pleine figure bien que cette fois, il ne s'agissait que de déverrouiller un téléphone et non de trifouiller dans une carte mémoire mais je savais qu'un numéro apparaîtrait et qu'il m'ouvrirait les portes de L'Inconnu, l'Incroyable, l'Impensable et rien que cela excitait ma curiosité.

Aidée d'un ami expert en portables, je découvris vite un fond d'écran des plus impersonnels comme ceux de tout téléphone utilisé à des fins purement essentielles : appeler, rassurer, sauver.

J'appuyai sur la touche verte puis sur appels récents : les derniers qui s'affichaient étaient "Maman urgent" à 9h24, 9h25 puis 9h26, sûrement une maman en détresse, en panique ; je ne cherchai pas à aller plus loin, à violer une certaine intimité car quoiqu'on en pense, on reconnaît quelqu'un à son portable, ses contacts, ses photos, gifs et pire encore aux méandres de la carte mémoire.

Je rappuyai avec toujours cette boule au ventre dont je n'arrivais pas à me débarrasser ; la suite de ma carrière m'y aiderait sûrement, question d'habitude.

— Gendar...., euh, bonjour madame, je me permets de vous téléphoner car ce matin, en prenant un taxi pour l'aéroport.....

Je fus tout de suite interrompue par une voix féminine qui trahissait une certaine bienveillance mêlée d'un brin d'agacement voire d'épuisement.

— Bonjour, je vous remercie d'appeler, en effet, il m'appartient bel et bien, pourriez-vous le déposer au service des "Objets perdus" de mon secteur ? J'habite dans le 4ème arrondissement et ma carte d'identité est cachée sous la coque, merci beaucoup.

— Bien entendu, par contre, sans vouloir être trop intrusive, tout va bien ? c'est grave ? y a-t-il des blessés ?

— Non, enfin oui d'une certaine façon; c'est ma mère qui m'a appelée en urgence; en fait, lorsque je suis arrivée chez elle, elle cherchait mon père dans tous les moindres recoins de l'espace en hurlant de désespoir mais, vous savez, il est mort l'année dernière, vous comprenez ce que je veux dire ?

Elle rajouta : "Elle me cherche aussi, moi, l'unique étrangère qu'elle a mise au monde, bonne fin de journée et encore merci."

— Je vous en prie, je comprends madame, on ne peut que comprendre ce genre de choses, bon courage à vous.

Ma quête avait abouti, celle que mérite tout engagement sur l'honneur.

Je ne cherchai pas à ravalier mon émotion, je n'étais pas en uniforme, j'avais le droit de la mettre au grand jour et de verser une larme.

Je raccrochai sans savoir que nous avions réservé le même vol.